

ALEXANDRE CHARDIN



LA

FOSSE AU LOUP



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

– Je suis contente que tu sois venue.

Ma soeur ne détache pas son regard du téléphone portable qu'elle tient depuis plus d'une heure. Elle ronge ses ongles par intermittence.

– Si je suis là, c'est à cause de toi, dit-elle.

– Moi non plus je ne voulais pas...

Elle me foudroie du regard.

– Qu'est-ce qu'on en a à foutre de lui ? Il est parti depuis six ans à l'autre bout du pays. On sait même pas...

– Cinq.

– On s'en tape ! Il disparaît sans donner de nouvelles et c'est à nous d'aller le voir !

N'importe quoi !

– Il va mal.

Elle rit méchamment. Regard tranchant.

– Tu l'as déjà vu aller bien, toi ?

Des gens l'observent, sourcils froncés. Elle baisse le ton : – Je m'en fous, Blanche ! Il a voulu sortir de notre vie. Ça me va ! Ciao !

– Tu le détestes.

– Non, je m'en fous !

Elle recommence à pianoter sur son portable.

– Deux jours, Blanche !

Je regarde un moment les gens du wagon en train de lire, de regarder dehors, de se parler, d'écrire sur leur ordinateur portable, de somnoler.

– Lucie, tu te souviens...

– Je fais tout pour ne pas me souvenir. Il est parti. Fin.

– Il a vécu deux ans près de chez nous après le divorce, et c'était pour nous.

– Combien de fois on l'a vu en deux ans ?

– Tu ne voulais pas y aller.

– T'aimais son appart, toi ?

– Non.

– C'était glauque à mourir ! Tu pleurais chaque soir où on y était.

Je regarde mes mains sans répondre. Lucie a raison, je détestais cet endroit sombre, froid, vide. Les voisins criaient, s'insultaient. Coups sourds dans les murs qui me faisaient peur.

Odeur de vieux, de solitude. Échos froids dans la cage d'escalier. Mais je me sentais obligée d'aller voir mon père. Je m'en voulais de le laisser là quand nous repartions. J'ai voulu que maman lui demande de revenir.

Elle a refusé. Très vite, j'ai été seule à y aller. Lucie disait : « Non ! » Moi, je n'y arrivais pas.

– Je suis quand même contente que tu sois là.

Elle ne répond pas et reste un moment sans respirer avant de soupirer, longtemps, profondément.

Le paysage vert passe très vite derrière la vitre striée par la pluie. Des collines douces, des haies basses délimitant des champs de blé, de maïs. Ni hommes ni bêtes. Le ciel gris et bas mange la tête des arbres les plus hauts. Le train fonce dans un bruit cotonneux. Il décrit de longues courbes entre les champs entourés de bosquets. Parfois, on croit voler.

– J'espère qu'il nous attendra.